

Texte 4

Le Phédon

Socrate — Dis-moi, reprit Socrate, n'as-tu pas assez de l'indice que voici ? Un homme que tu vois s'irriter au moment de mourir, ainsi ce n'est pas la sagesse qu'il aime ; mais ce qu'il aime, c'est le corps ? Et ce même homme peut-être bien aimera-t-il aussi les richesses, aimera-t-il encore les honneurs, soit l'une ou l'autre de ces choses, soit toutes deux ensembles.

Simmias — Absolument ! répondit-il. C'est comme tu dis.

Socrate — Or donc, Simmias, ce qu'on appelle le courage ne convient-il pas aussi, au plus haut degré, à ceux dont les dispositions sont au contraire celles que je disais ?

Simmias — Sans nul doute !

Socrate — N'en est-il pas de même pour la tempérance, et pareillement au sens ordinaire du mot tempérance ? Dans les désirs point de violents transports, une attitude au contraire dédaigneuse et prudente, est-ce que cela n'est pas propre à ceux-là seuls qui, au plus haut degré, ont le dédain du corps et qui vivent dans la philosophie ?

Simmias — Nécessairement, dit-il.

Socrate — Et en effet, aie la bonté de réfléchir au courage, simplement, du reste des hommes ainsi qu'à leur tempérance, tu en verras toute l'étrangeté.

Simmias — Et comment cela, Socrate ?

Socrate — Tu n'ignores pas, reprit-il, que la mort est tenue par tout le reste des hommes pour être au nombre des grands malheurs ?

Simmias — Ah ! je crois bien ! — La crainte de maux plus grands ne détermine-t-elle pas ceux d'entre eux qui ont du courage à affronter la mort, quand il y a lieu de l'affronter ?

Simmias — C'est cela !

Socrate — Ainsi, c'est en étant peureux et par peur que sont courageux tous les hommes, les philosophes exceptés. Et pourtant, il est irrationnel que la peur et la lâcheté puissent donner du courage !

Simmias — C'est absolument certain !

Socrate — Passons à ceux d'entre eux qui ont de la [tempérance]. Ne leur arrive-t-il pas, pareillement, qu'une sorte de dérèglement est le principe de leur tempérance ? Nous avons beau dire qu'il y a impossibilité à cela, mais c'est un fait pourtant qu'ils sont dans une situation analogue, avec leur niaise tempérance ! Car ils redoutent d'être privés de tels autres plaisirs dont ils ont envie, et, si de certains ils abstiennent, c'est qu'il y en a certains qui les dominent. On a beau appeler dérèglement une sujétion à l'égard des plaisirs, mais c'est un fait pourtant : ces gens-là subissent la domination de quelques plaisirs et c'est ainsi qu'ils en dominent d'autres. Or cela ressemble bien à ce qu'on disait tout à l'heure : c'est en quelque façon un dérèglement qui est le principe de leur tempérance !

Simmias — Vraisemblablement, en effet (...).

Socrate — Peut-être bien en effet, excellent Simmias, n'est-ce pas à l'égard de la vertu un mode correct d'échange¹, que d'échanger ainsi des plaisirs contre des plaisirs, des peines contre des peines, une crainte contre une crainte, la plus grande contre la plus petite, tout comme s'il s'agissait d'un échange de monnaie ; peut-être au contraire n'y a-t-il ici qu'une monnaie qui vaille et en échange de laquelle tout cela doit être échangé : la pensée ! Oui,

¹ Reformulation de la phrase, un peu pompeuse et difficile à comprendre : « *il est à craindre que ce ne soit pas là, par rapport à la vertu, le bon mode d'échange, que celui d'échanger (...)* »

peut-être bien est-ce le prix que valent, ce avec quoi s'achètent et se vendent authentiquement toutes ces choses-ci : courage, sagesse, justice ; la vertu vraie en somme, accompagnée de pensée, que s'y joignent ou s'en disjoignent plaisirs, craintes et tout ce qu'il y a encore de pareil ! Que tout cela soit d'autre part isolé de la pensée et objet d'échange mutuel, peut-être bien est-ce un trompe-l'œil qu'une semblable vertu : vertu réellement servile, où il n'y a rien de sain ni de vrai ! Peut-être, bien plutôt, la réalité vraie est-elle qu'une certaine purification de toutes ces passions constitue la tempérance, la justice, le courage ; et peut-être enfin la pensée elle-même est-elle un moyen de purification. Il y a chance, ajouterai-je, que ceux-là même à qui nous devons l'établissement des initiations ne soient pas sans mérite, mais que ce soit la réalité depuis longtemps cachée sous ce langage mystérieux : quiconque arrive chez Hadès en profane et sans avoir été initié, celui-là aura sa place dans le Bourbier, tandis que celui qui aura été purifié et initié habitera, une fois arrivé là-bas, dans la société des Dieux. C'est que, vois-tu, selon la formule de ceux qui traitent des initiations : « *nombreux sont les porteurs de thyrses, et rares les Bacchants* ». Or ces derniers, à mon sens, ne sont autres que ceux dont la philosophie au sens droit du terme a été l'occupation. Pour en être, je n'ai, quant à moi et dans la mesure au moins du possible, rien négligé pendant ma vie ; j'y ai mis au contraire et sans réserve tout mon zèle. Mon zèle d'autre part fut-il légitime, a-t-il obtenu quelque succès ? C'est de quoi, une fois là-bas, nous aurons, s'il plaît à Dieu, certitude un peu plus tard : telle est du moins mon opinion. « Voilà donc, dit-il, Simmias et Cébès, ma défense ; voilà pour quelles raisons je vous quitte, vous aussi bien que mes Maîtres d'ici, sans en éprouver ni peine ni colère, parce que, j'en suis convaincu, là-bas non moins absolument qu'ici je rencontrerai de bons Maîtres comme de bons camarades. La foule, il est vrai, est là-dessus incrédule. Si donc pour vous je suis dans ma défense plus persuasif que pour les juges d'Athènes, ce sera bien ! »

Phédon (67^c – 69^e), Platon